

Vive la distance, cœur de l'identité

Emmanuel Boissieu

Domuni Universitas

De nos jours, la relation à l'identité semble ambivalente. D'un côté, des vents mauvais se lèvent partout dans le monde et les hommes se replient sur eux-mêmes. Ils s'enferment dans une identité close sur elle-même. En Afghanistan, les talibans refusent toute altérité notamment l'altérité féminine. Ils demandent aux télévisions d'éviter les séries qui montrent des femmes. Ils imposent aux journalistes de porter le voile islamique à l'écran. Bien plus, quatre Afghanes ont été tuées début novembre dont une militante des droits des femmes. En France, la théorie du grand remplacement se développe. Elle est présente en 2010 dans l'œuvre de Renaud Camus, *l'Abécédaire de l'innocence*. Cette théorie repose sur des contre-vérités. Par exemple, selon les chiffres de l'INSEE de 2015, les immigrés extra-européens et leurs descendants ne représentent que dix pour cent de la population. Comment avec seulement dix pour cent peut-on remplacer la totalité d'une population ? Cette théorie suscite aussi des contrevérités. Comment un polémiste caricatural français qui prétend diriger la France peut-il douter de l'innocence de Dreyfus ou affirmer qu'il a été mis en cause comme allemand et non comme juif ? Cette théorie est, en outre, à l'origine de nombreuses violences comme l'attentat à Christchurch en Nouvelle Zélande le 15 mars 2019.

D'un autre côté, nous assistons au développement du narcissisme, à la dissolution, à l'émiettement du moi comme l'affirme Gilles Lipovetsky dans *L'Ere du vide*. L'homme contemporain ne serait plus capable de se mobiliser pour des causes collectives et il resterait enfermé dans sa particularité. Il est alors fondamental de penser l'identité humaine en lien avec la distance, avec l'altérité. Quel est le rôle de la distance dans la construction de l'identité ? Pourquoi refuser une pensée qui s'enferme dans le même ? Comment la traduction, l'interprétation nous permet-elle de penser une authentique identité ?

Face au Même

Les pensées, les idéologies qui enferment l'homme dans le même sont destructrices d'humanité. Elles coupent l'humanité en deux : les civilisés et les barbares. Elles sont alors l'expression de l'ethnocentrisme, de la barbarie. Elles dénoncent les autres comme barbares mais, comme l'écrit Montaigne dans l'article *Les cannibales* des *Essais*, ce sont elles qui font preuve de barbarie. En octobre 1562, Montaigne rencontre trois indigènes du Brésil à Rouen et il s'informe auprès d'un voyageur. Il écrit alors cet article des *Essais*. « Je trouve qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun

appelle barbare ce qui n'est pas de son usage »⁴⁷. Le barbare est celui qui croit en l'existence de la barbarie et combien devraient méditer cet adage aujourd'hui !

L'ouverture à l'autre

L'identité humaine, si elle veut se construire, ne doit pas restée fermée sur elle-même mais elle doit s'ouvrir à la distance. Seul un regard distant de nous-mêmes peut nous dire qui nous sommes authentiquement. Selon Montaigne, le regard des barbares, des trois indigènes peut expliciter qui nous sommes vraiment. Les Français, en 1582, se déchirent pour des questions religieuses et ils se soumettent à un roi, Charles IX, âgé alors de 12 ans. Le différent permet alors la manifestation de qui nous sommes, de notre identité. Il permet à chacun de faire le récit de sa vie. Ainsi, Michel de Certeau, dans *L'Écriture et la différence*, explicite le rôle de la distance en histoire. La voix du sauvage et la parole des possédés dans la France du XVII^e siècle permettent la constitution de l'histoire. La distance est ainsi toujours présente ; elle permet la contestation des autorités. La possession permet une ouverture du texte ; elle parle d'un ailleurs que la société veut ignorer. Elle révèle une étrangeté par rapport au groupe fermé sur lui-même et elle soupçonne le fondement de l'autorité sociale. Comme l'écrit Michel de Certeau dans *L'écriture de l'histoire*, « un discours se défait, comme en témoignent les possédés profitant de ce jeu pour y insinuer « autre chose » qui les a « prises » et trace dans le langage de l'illusion la question du sujet »⁴⁸.

Grâce à l'autre, grâce au différent, les hommes abandonnent certaines de leurs illusions sur eux-mêmes et ils s'ouvrent à un espace de vérité. Le différent témoigne d'une parole, d'une altérité. Il permet à la société de sortir de ses mensonges sur elle-même. L'autre permet alors d'abandonner une conception mythologique de nous -mêmes et il nous révèle l'altérité présente en nous. Il nous libère de nos préjugés, de nos égoïsmes, de notre moi qui se croit le centre de toutes choses. Comme l'écrit Paul Beauchamp, dans *Le récit, la lettre et le corps*, « pour beaucoup d'hommes [...] leur propre culture est devenue une prison : comment ne pas chercher une frontière ? »⁴⁹. Nous devons alors sortir de nous -mêmes, franchir la frontière, même si ce dépassement suppose un risque. Nous ne devons pas clore les frontières avec un quelconque mur mais dépasser ces frontières. Nous devons alors nous exposer nous-mêmes à l'altérité du différent et entrer dans un acte de traduction.

La traduction comme expérience éthique

Toute traduction, toute ouverture à l'autre suppose de dépasser nos appréhensions, notre peur, notre haine de l'étranger. Autrui, dans un premier temps, nous apparaît comme une menace de notre propre identité. La traduction, en outre, n'est jamais parfaite. Nous ne comprenons jamais totalement ce que signifie autrui. Comme le pense le poète Paul Célán, suite

⁴⁷ M. de MONTAIGNE, Des cannibales, Les Essais, Tome I, XXXI, Edition Strowski, Gebelin et Villey, Bordeaux, 1981, p. 250.

⁴⁸ M. de CERTEAU, L'écriture de l'histoire, Bibliothèque des histoires, NRF, Gallimard, 1975, p.273

⁴⁹ P. BEAUCHAMP, Le récit, la lettre et le corps, Pars, CERF, 1992, p. 234.

à la mort de ses parents en 1942 au camp d'internement de Transnistrie, suite à sa propre déportation en Moldavie en 1943, les mots ne peuvent traduire totalement la situation terrible qu'il a connue. Le langage fait toujours défaut et il existe toujours une différence entre le propre et l'étranger. La traduction est alors une épreuve face à la distance de l'autre. Elle consiste à dire la chose autrement. Nous devons reconnaître une part d'intraduisible mais cette part n'empêche pas l'exposition à l'autre. Selon Ricœur, dans *Sur la traduction*, nous devons construire du comparable.

L'écart, la distance est la condition d'une parole authentique. Ricœur propose une analogie entre la traduction et l'hospitalité. Il insiste sur trois éléments. Premier élément, l'homme est mis en mouvement par la pluralité humaine. Second élément, l'épreuve de l'étranger nous permet de découvrir l'étrangeté de notre propre langue. Troisième élément, sans cette épreuve de l'étranger, nous serions « menacés de nous enfermer dans l'aigreur d'un monologue, seuls avec nos livres. Honneur, donc à l'hospitalité »⁵⁰. Selon Ricœur, la traduction crée en nous le plaisir d'habiter la langue de l'autre, un authentique bonheur. Elle est une tâche éthique, une forme d'hospitalité et pas seulement un travail intellectuel. Elle doit s'exercer en différents lieux, entre les confessions, les religions. Ricœur est ainsi favorable à l'hospitalité eucharistique entre les différentes communautés chrétiennes.

Nous devons donc abandonner une fausse conception de l'identité violente et meurtrière, l'idée d'une identité pure et intègre, pour nous ouvrir à une pensée de l'identité habitée par l'altérité, la distance. L'écart est au fondement même de notre identité. Cette question est essentielle pour aujourd'hui. L'ouverture au différent permet à l'homme de quitter ses passions tristes, son enfermement en lui-même. Cette ouverture à l'autre a un enjeu social fondamental car elle permet de sortir des séparations, des exclusions qui divisent toujours les hommes et qui refusent à certains leur dignité fondamentale. Ces refus peuvent conduire à des exclusions, à des privations de droit, voire à des exterminations, comme le rappelle Jean-Paul Sartre dans *Les réflexions sur la question juive*. Notons qu'elles dégradent aussi l'humanité de ceux qui énoncent de telles exclusions. La question a aussi une dimension religieuse, ecclésiale. La rencontre du Christ, selon Michel de Certeau, est toujours l'expérience d'une altérité, d'une absence. Comme il l'écrit dans *La faiblesse de croire*, à propos du Christ, « Il n'est plus rien, sinon, rendu possible pour lui le tracé d'un passage, rapport entre une venue (naissance) et un départ (mort), puis entre un retour (résurrection) et une disparition (ascension) indéfiniment. Rien qu'un nom sans lieu ».⁵¹

⁵⁰ P. RICŒUR, « Le paradigme de la traduction », *Le juste 2*, Esprit, 2001, p. 140.

⁵¹ M. de CERTEAU, *La faiblesse de croire*, Esprit, Seuil, 1987, p. 288.